

Ce supplément ne doit pas être vendu à part. Il est déposé, sans augmentation de prix, à tout acheteur et envoyé gratuitement à tous les abonnés du GAULOIS quotidien.

Ce supplément ne doit pas être vendu à part. Il est déposé, sans augmentation de prix, à tout acheteur et envoyé gratuitement à tous les abonnés du GAULOIS quotidien.

Le Centenaire de Gustave Flaubert

LA GLOIRE DE FLAUBERT

La Société des gens de lettres fête aujourd'hui le centenaire d'un écrivain qui a grandement honoré notre pays. Le nom de Gustave Flaubert demeurera entouré de gloire tant que le parler de France restera en usage sous la voûte des cieux. Les grandes querelles de romantiques et de classiques, d'auteurs et de modernes, n'ont pas encore cessé de mener leur tapage autour de l'auteur de *Salammô*, mais elles s'apaisent comme tous les tumultes d'ici-bas, et tout ce que contiennent d'humanité des livres comme *Madame Bovary*, comme *L'Éducation sentimentale*, comme *Bouvard et Pécuchet*, continuera d'émerveiller les générations. M. Jules de Gaultier n'a-t-il pas déjà tiré de cette œuvre opulente tout un système philosophique qu'il a dénommé le Bovarisme ?

L'an dernier, à propos des fêtes célébrées à Rouen, en l'honneur de Flaubert et de L. Bouilhet, M. Gaston Rayeot a retracé ici les étapes de la réputation de Flaubert. M. Paul Bourget, dans une étude psychologique dont notre confrère l'illustration a bien voulu nous communiquer les bonnes feuilles, marque, avec ce sens admirable des valeurs que possède l'auteur des *Essais de psychologie contemporaine*, le rang de Gustave Flaubert dans le roman français. Nous sommes heureux de pouvoir placer sous les yeux de nos lecteurs cette mise au point qui pourrait bien être définitive. Une statue de Flaubert va être inaugurée lundi, dans le Luxembourg, sous les portiques effeuillés qui abritent déjà Stendhal et George Sand. Mais quel plus beau monument peut être élevé à la gloire de l'écrivain que la publication de ses œuvres complètes comme l'a réalisé M. Conard ? Il nous manque cependant une bonne biographie de Flaubert. Il faudrait la lire après ses *Lettres* ; et l'on y trouverait peut-être le secret de la prise que Flaubert ne cessera point d'exercer sur les imaginations !

Flaubert a été un grand styliste, il a revêtu sa pensée d'une forme magnifique. Certes, mais il a été aussi un homme doué d'une grande richesse de sensibilité, et plus l'on va dans l'expérience de la vie plus on s'aperçoit que pour chaque être humain, tout est là : avoir quelque chose à dépenser et savoir se donner ! Avoir de l'opulence et de la générosité ! Flaubert s'est prodigué. Son abondance ne se mesure pas à la multiplicité des œuvres. Il y a trop de ces fécondités malheureuses qui donnent une littérature où il y a plus de son que de farine. Celle de Flaubert est une fécondité à la fois prudente et riche, mesurée et magnifique. C'est celle de l'arbre qui ne produit que le petit nombre de fruits qui peut nourrir et mener à bien. Ce qu'il aime, Madame Bovary, *L'Éducation sentimentale*, ce qui met un peu de vie dans l'archéologie de *Salammô*, dans la philosophie de *La Tentation*, c'est la flamme qui brûle dans le cerveau de leur auteur. Ce foyer nous échauffe encore.

On raconte que les Comédiens Français, pendant de longues années après la mort de Molière, entreprirent sur sa tombe des feux où les pauvres de Paris venaient se chauffer par les nuits glacées d'hiver. Au moral, ces feux-là brûlent d'eux-mêmes autour de la mémoire de ces écrivains qui ont mis dans leur œuvre toute la chaleur de leur âme.

Lucien Corpechot

Flaubert et le Roman

Flaubert, lui, n'était pas un homme à bieser avec sa conscience littéraire. Dans une de ses éloquentes lettres de jeunesse il disait, parlant d'Alfred de Musset : « C'est un malheureux garçon, on ne vit pas sans religion. Ces gens-là n'en ont aucune, pas de boussole, pas de but. Ils flottent au jour le jour, tirillés par les passions et les vanités de la rue (1). » C'est le fond même de sa nature qui se manifeste dans cette phrase. Flaubert est un Croyant. Né dans une autre époque — ou, tout simplement, dans un autre milieu — on le concevait menant une existence d'ascète et de visionnaire, à la Pascal. Fils d'un médecin « qui appartenait », a-t-il raconté lui-même, « à la grande école chirurgicale sortie du tablier de Bichat », autant dire matérialiste à la façon des gens du dix-huitième siècle, Flaubert s'était trouvé, aussitôt, baigné, comme Renan et Taine à la même date, dans une atmosphère plus destructrice encore, celle du Scientisme. Toutes les puissances du mysticisme qui lui portaient en lui dérivèrent dans la Littérature. Elle devint pour lui une Foi à servir, sans une concession, sans un compromis. Quand donc il se fut fait une conviction sur l'art du roman, il ne songea plus qu'à composer ses récits d'après ce *Ordo*, celui-là même dont Balzac avait donné le raccourci et le modèle : l'histoire des mœurs. C'est le sous-titre de *Madame Bovary*, « mœurs de province ».

Suivrez maintenant le développement de cette formule, pensée par une intelligence passionnément éprise de logique.

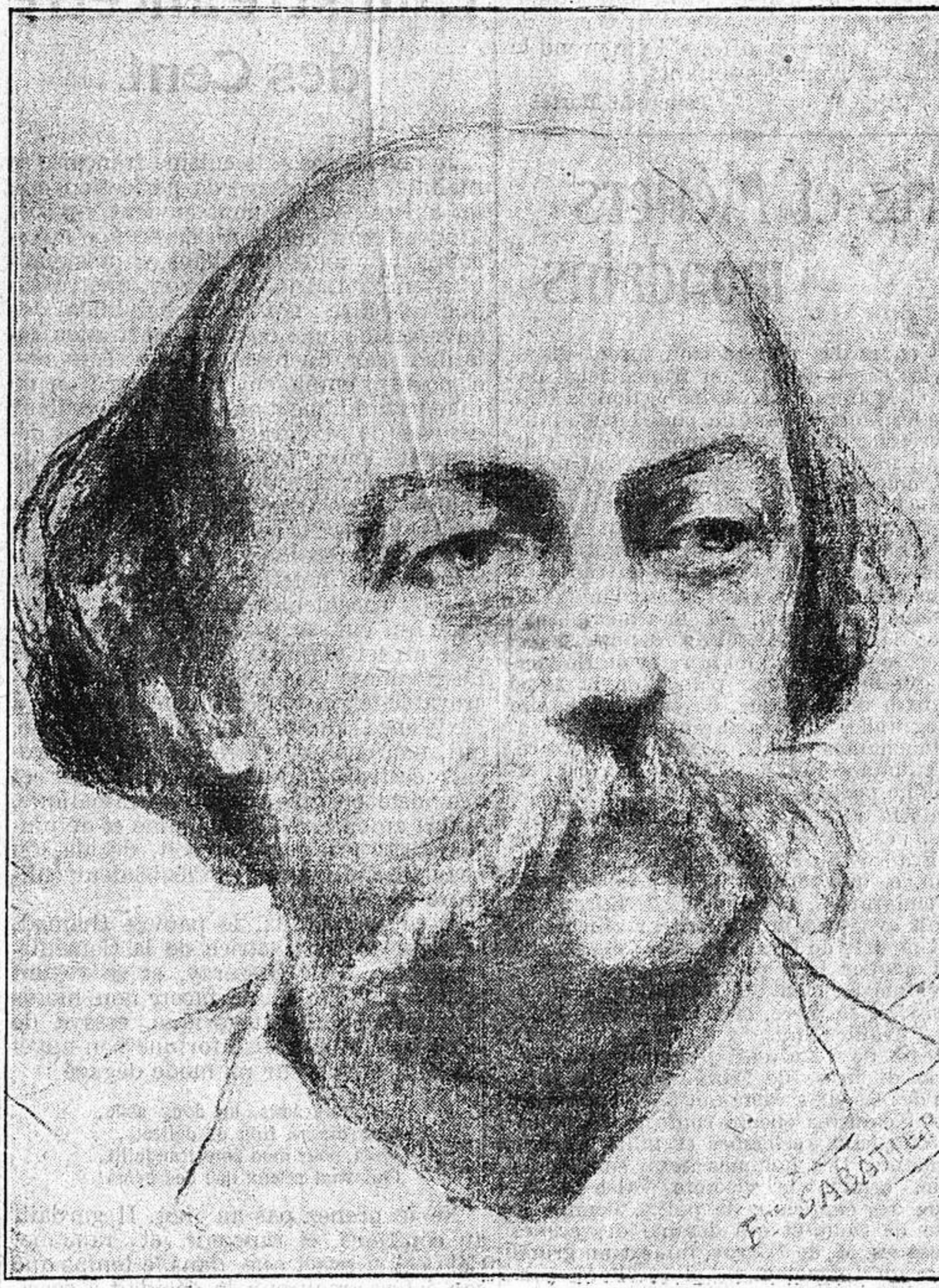
(1) Lettre de 1852, à Mme X...

Pour représenter les mœurs, les personnages du roman doivent être choisis dans la moyenne. Balzac s'écrie quelque part dans sa *Correspondance* : « Il y a des êtres exceptionnels, j'en suis un. » Flaubert aussi en est un. C'est bien pour cela qu'il s'interdit, dans ses livres, de se peindre lui-même. Ses lettres à Madame Sand abondent en déclarations sur ce point : il se proscrit lui-même de son œuvre, pour lui maintenir cette rigueur de chronique impersonnelle, qui lui paraît la condition de la vérité scientifique. De là ses lamentations sans cesse renouvelées sur le dégoût que lui inspirent ses « bonshommes ». C'est un autre de ses mots. Il les veut médiocres, pour que leur caractère soit plus significatif du temps et du milieu. Il les veut engagés dans des destinées sans événements dramatiques, pour n'avoir à noter que le quotidien de l'existence. Il fait donc besogne d'humble réaliste, lui dans l'âme duquel palpite le plus ardent souffle d'idéalisme, lui qui a connu et gardé le frisson inguérissable de la fièvre romantique ! Douce frémissement continu dont sont animées, malgré lui, ces pages, qu'il voudrait précises et objectives comme des observations de laboratoire. Une des sources de son pessimisme est là, dans cette contradiction entre ses facultés et leur emploi, entre son être intime et son travail.

Une telle position intellectuelle est un paradoxe. Si fanatisé que fût Flaubert par sa doctrine, il n'y eût pas tenu sans une échappatoire. Le Roman est un genre hybride, il tient à la Science à la fois et à la Littérature. Le constat d'hôpital et de laboratoire ne relève que de la Science. Comment y introduire la part de la Littérature ? Par la composition d'abord. Dans cette *Correspondance* de Flaubert, toute débordante des confidences qu'il s'interdisait dans ses ouvrages, nous voyons quelle importance il attachait à cette mise en place des épisodes, à ce processus de la narration qui permet d'assimiler un livre ainsi établi à une sonate qui a son prélude, son andante, ses variations et son finale. La composition, c'est l'ensemble. Elle n'est que la moitié de la qualité littéraire d'un beau roman. L'autre est le style, qui donne au détail une valeur d'art, et l'on sait avec quel acharnement le solitaire de Croisset s'acharnait à prendre et à reprendre ses phrases. Le choix des mots, la variété des tournures, le rythme de la période, c'était pour lui autant de batailles à livrer. Elle est si malaisée à bien manier, notre langue française, avec l'embarras de ses *qui*, ses *que*, la surcharge de ses verbes *faire* et *avoir*, son absence d'inversions, ses vocables usés par plusieurs siècles d'usage et de plus en plus éloignés de leur origine latine !

On a discuté ces temps derniers, dans les milieux plus spécialement occupés de ces problèmes, la correction et valeur de ce style de Flaubert. Même dans les maîtres les plus incontestés de notre prose, un La Bruyère, un Bossuet, des chypriotes découvrirent des fautes. Celles qui ont pu être signalées dans Flaubert tiennent à un autre paradoxe. Le style, disais-je, a pour objet propre le détail. Or le roman, pour reproduire la vie, doit posséder le mouvement, et ce mouvement a pour condition essentielle qu'aucune phrase n'arrête et ne fasse saillie, que les détails se fondent les uns dans les autres et ne soient pas remarquables. Il en est du roman comme des fresques. Le large coup de brosse y est nécessaire, et le figuralisme du miniaturiste serait ici le pire des défauts. Le style du poème en prose, tel que l'ont pratiqué un Aloysius Bertrand ou un Baudelaire, figurerait le récit et détruirait radicalement la crédibilité, condition sine qua non de l'illusion, nécessaire elle-même à la création du type. De ce point de vue encore, le génie de Balzac avait raison. Ses romans, auxquels on a reproché d'être mal écrits, sont, au contraire, admirablement écrits, — en tant que romans. Ceux de Stendhal aussi, de même les nouvelles de Mérimée. Moins torturé par ce qu'il appelait « les affres du style », Flaubert eût été un plus grand romancier. Il eût été un moins grand prosateur.

Ces notes rapides permettent de situer ce noble ouvrier de la plume à son vrai rang dans la littérature romanesque du dix-neuvième siècle. Il est très haut. Il a donné dans *Madame Bovary* un exemple à peine achevé du roman de mœurs, et renouvelé dans *Salammô* le roman historique, en poussant à son extrême degré, dans l'un et l'autre ouvrage, la théorie qui impose à l'art de conter l'exactitude de l'histoire scientifique. Si le soin trop minutieux du style l'a empêché d'avoir toute l'ampleur dont il était capable, comme l'attestent ses lettres de jeunesse, il a imposé par son exemple un salutaire souci de la forme aux romanciers venus après lui. Pour rester un genre littéraire, le Roman, s'il doit éviter le finissage trop poussé du style, ne doit pas éviter moins scrupuleusement le laisser-aller du mot et de la syntaxe. Il doit rester écrit, — non pas, comme le croyaient les Goncourt, d'une écriture artiste, — mais simplement d'une langue vigoureuse et ferme. Il n'est pas désirable qu'aucune de ses phrases puisse être donnée comme un modèle de grammaire. Il est nécessaire qu'elles ne soient ni incorrectes ni lâchées. La tendance du chroniqueur des mœurs est de tout sacrifier à la vérité, au document



Un Portrait inédit de Gustave Flaubert. — Dessin de Mme F. SABATIER.
En marge de l'original, Mme Caroline Franklin Grouet, nièce du grand écrivain, a écrit : « Ce portrait de mon oncle Gustave Flaubert est très ressemblant. Nul ne rend mieux son regard accueillant et scrutateur. »

pris sur nature. Cette vérité ne suffit pas. Il faut qu'elle soit rédigée.

Sur un point, Flaubert me parut s'être trompé dans l'interprétation de la formule d'art élaborée par Balzac. Il n'a pas vu, ou, s'il l'a vu, — car il était si réfléchi, si cultivé ! — il n'a pas voulu admettre que la chronique des mœurs dut aboutir à la recherche des causes. Le mot qu'il a dit à Maxime du Camp après les désastres de 1870, et dont celui-ci eût fort de sourire, le prouve bien : « Tout cela ne serait pas arrivé si l'on avait compris l'Education sentimentale. » Flaubert entendait par là qu'une grande loi de santé sociale était enveloppée dans son livre et que cette loi avait été méconnue par la France du Second Empire. Cette loi, c'était simplement l'accord de la pensée et de l'action, celle-ci, courageuse et forte, parce que celle-là est sérieuse et réfléchie. Pareillement dans *Madame Bovary*, la cause génératrice des fautes et du malheur d'Emma est dans ce désaccord entre sa pensée et sa vie, entre sa cérébralité romantique et son milieu. Nous distinguons bien cet enseignement, quand nous avons fermé l'un et l'autre livre. N'est-il pas permis de regretter que le pénétrant observateur qui les a écrits n'ait pas dégagé plus nettement cette moralité, et aussi qu'il se soit interdit de joindre à la peinture des mœurs celle des caractères qui dépassent les mœurs ? Il n'a voulu être qu'un historien, et quel psychologue il était aussi, qu'il a comprisé ! N'importe. C'est un fier et pur artiste littéraire et notre génération s'honore en l'honneur, comme il le mérite, pieusement, unanimement.

Paul Bourget
de l'Académie française.

Une Lettre de Flaubert

Le regretté M. de La Soudière, qui fut secrétaire du Comité Flaubert, avait bien voulu nous communiquer cette lettre entièrement inédite, adressée par l'auteur de *Madame Bovary* à Louise Collet. Nous sommes heureux de pouvoir la placer en tête de cette page dédiée à l'écrivain dont nous fêtons le centenaire.

Jendi soir, 17 septembre 1846.

Du Camp est parti lundi soir pour le Maine, il en reviendra dans un mois, vers le milieu d'octobre. Si l'*Officiel* arrive d'ici là, comment faire pour que tu reçoives mes lettres ? Je crois qu'en les adressant poste restante à un bureau de poste, soit à la Bourse par exemple, sous un nom convenu et en prévenant d'avance, on te les donnerait ; c'est là, jusqu'au moment où Maxime sera revenu, ce qu'il y a de plus sage. Une fois de retour à Paris, ce sera très facile, je lui écrirai à son adresse et je mettrai sur la lettre un signe qui signifiera que c'est pour toi ; il se chargera de te les faire parvenir aux heures où tu seras seule. Enfin, vous vous entendrez ensemble. Tu désirais le voir, n'est-ce pas, pauvre amour ? Moi aussi je voudrais bien

soie à ramages qui a été une robe de bal à ma grand-mère. — Je ne mettrai pas autre chose dans le pupitre maintenant, tous mes trésors sont dans le tiroir d'une étagère. — Sais-tu que je ne regarde jamais la médaille sans attendrissement ? tu n'imagines pas combien j'ai retrouvé cela bon et singulier, tendre. Je me souviens de la figure quand tu me l'as offerte ; je ne t'ai pas assez remerciée, j'en étais embarrassé et tout gauche, j'étais sot et stupide. Oh ! un baiser pour cela, un bon baiser — un long — un doux, un de ceux dont parle Montaigne !

Chez Gustave Flaubert

Il y a un mois, comme je passais à Rouen, j'ai voulu faire à Croisset mon pèlerinage. Et j'ai bien failli être victime de ma passion littéraire. De sorte que, au moins un jour, la gloire de Flaubert eût effleuré mon nom d'un rayon de lumière. Voici l'histoire.

Le matin, au lieu de prendre le bateau-mouche qui fait plusieurs escales jusqu'à Caudebec, j'ai pris le bateau du Havre. Je ne me suis aperçu de mon erreur qu'une fois en route, lorsque le contrôleur est venu me demander le prix de ma place.

— Je vais à Croisset, lui dis-je.
— Croisset ?... Mais nous ne nous y arrêtons pas !
— Alors, quoi faire ?
— Je n'en sais rien. Attendez !...
Il s'esquiva. Au bout de cinq minutes, il revient et me dit :

— Vous avez de la chance. Deux de nos passagers vont quitter le bateau. Leur barque peut vous ramener à terre, si vous voulez.

— Je veux bien. Et je serai alors loin de Croisset ?
— Une heure environ de marche à pied.
— Diable !...

Le temps est gris. Le vent souffle assez fort. C'est le moment de la marée, qui gonfle lourdement le fleuve. Je guette sur la rive droite, où je sais bien qu'il se trouve, le lieu de mon pèlerinage. Voici la jolie vallée de Cailly, dominée à l'ouest par la forêt de Roumare. En arrière, tout Rouen se découvre, d'une couleur bleutée, sur le doux penchant de sa colline. Mais tout à coup, devant moi, tandis que le fleuve décrit légèrement un coude, je reconnais, sans l'avoir jamais vue, naturellement, la propriété de Flaubert. C'est d'abord une grande usine en briques rouges, qui a remplacé la maison d'habitation et un jardin, en bordure de la route et de la Seine ; puis, un mur qui clôt ce qui reste du domaine ; puis, à l'extrémité du domaine, le fameux pavillon aux grandes fenêtres « que traversait le soleil ».

Mon bateau file toujours à bonne allure. Encore une demi-heure et il ralentit. On me fait descendre sur le bastingage, puis rouler dans l'embarcation, que plusieurs matelots ont bien de la peine à maintenir contre le bateau qui navigue toujours, et dans ses remous écumeux. Et tandis que le bateau reprend bien vite son allure rapide, ma coque de noix tâche de remonter le courant pour aller à un kilomètre environ me déposer sur la rive droite. Le vent souffle plus fort. La houille plus dense nous soulève d'une façon très désagréable. Un monstre de paquebot s'avance vers les insectes que nous sommes, et les vagues puissantes de son sillage vont, pour compliquer les choses, se battre avec les vagues pressées du sillage de notre bateau. Nos matelots perdent un peu la tête, ce me semble. On scrute, on plonge, on s'embarrasse dans l'ombre d'un ponton chargé de pierres, parmi les pieux épais qui le soutiennent assez loin de la rive. Avec quelle satisfaction je débarque !

Me voilà dans l'inconnu, sur la route que bordent des pavillons assez pauvres. Je remonte le fleuve d'un pas accéléré. Après une heure, j'arrive à la propriété de Flaubert, dont j'ai aperçu depuis longtemps les murs rouges et les fenêtres mourochantes. Il n'y a qu'à pousser la porte. L'entre. Aussitôt, une femme, petite et gentille, sort d'une neuve maisonnette de bois tout vernissé. Mariée depuis deux mois, elle garde ce lieu sacré et sert de guide aux visiteurs. A gauche, à droite, des pelouses. Nous gravissons trois marches, nous traversons un pré mouillé qu'ombragent des tilleuls et d'amorce le farnes ; c'est le chemin montant que, le long d'un talus rocheux, gravissait Flaubert, soit pour goûter un peu de soleil, soit pour gagner sa maison. C'est dans cette maison familiale qu'il avait son cabinet de travail, non pas, comme on le croit généralement, dans le pavillon aux hautes fenêtres, qui n'était que son « gueuloir ».

Vers le « gueuloir » nous nous dirigeons, par une allée tapissée d'herbes, qui tourne à gauche. D'abord Guy de Maupassant m'accueille, son buste en plâtre rouge délicatement éclairé par la feuille d'un tilleul. Le « gueuloir » est brosse, nettoyé, tenu à merveille. C'est un pavillon carré de l'époque Louis XV, et qui n'a qu'un rez-de-chaussée. Il doit y faire rudement chaud en été. Dans des vitrines, nous apercevons des autographes du maître, ainsi que de ses amis, littérateurs, médecins, artistes ; sur les murs, des images de toute sorte, dessins, photos, caricatures, qui illustrent ou commentent son œuvre si variée, ainsi que sa personne ; puis, des portraits de ses amis, poètes, romanciers, journalistes, acteurs ; puis, dans une bibliothèque vitrée, les éditions diverses de ses livres, toutes les éditions, ordinaires, illustrées, de tous formats et de toutes couleurs. Puis, sur un socle de bois, le perroquet rouge et vert qui lui donna l'idée d'écrire *Un Cœur simple*. Et dans un coin de la bibliothèque, mon guide me montre gravement la photographie d'un tombeau et me dit : « Lisez bien : c'est le tombeau de Mme Bovary. Elle est enterrée dans le cimetière de Rouen. » Ainsi donc, pour cette brave petite femme, comme d'ailleurs pour beaucoup d'autres personnes, Mme Bovary a bel et bien existé ; elle fait partie de l'histoire de Rouen, de même que Jeanne d'Arc, par exemple...
Voici le médaillon de Flaubert par

Chapu ; son buste par Bernstamm. Sur une stèle en bois le buste de Louis Bouilhet, un portrait qui ressemble étrangement à celui de Flaubert. J'ouvre la fenêtre qui donne sur la Seine, je m'appuie au balcon de fer forgé, qui domine de très près la route, et où le maître si souvent s'accouda pour contempler le magnifique paysage si frémissant des mouvements de l'espace, des rumeurs sourdes de l'onde, de l'éparse gaieté des parcs, des avenues et des jardins. La ville, vraie capitale, développe là-bas, sur les deux rives du fleuve, ses quartiers compacts, un monde exubérant de pierres, de mâts et de feuillages, d'où émergent des tours et des clochers ; et du cœur de la ville s'élançait vers le ciel la flèche hardie de la cathédrale, souveraine. Les bateaux vont et viennent sur le fleuve. Sur l'autre rive fument des cheminées d'usines. Paysage admirable de richesse et d'activité, poésie du travail ordonné, quelle noblesse des hommes et des choses Flaubert, sans sortir de chez lui, avait constamment devant ses yeux ! A la vie mouvante d'une humanité toujours joyeuse de produire et d'espérer, il ramenait chaque jour la vertu de son effort, sous le grand panorama de son pays, sous le vent, sous la pluie, ou dans la gloire du soleil qui, tout juste maintenant, frappe là-bas, très loin, au delà de la ville, le roc immense et blanc du Bon-Secours, forteresse gigantesque, au pied de laquelle se heurte le fleuve dont le flot lentement vient supporter la flotte du commerce, les navires de tous les peuples.

La fenêtre refermée, mon guide ouvre le grand livre où tous les visiteurs inscrivent leurs noms. Ce livre repose sur la table ronde où Flaubert travaillait, où il est mort foudroyé pendant qu'il corrigeait une page. Voici ses plumes d'oie, son encrier et son fauteuil à dossier gothique. Et tout ému de respect et d'humilité, je franchis le seuil de ce pavillon isolé où, quand il était seul, le maître se recueillait parmi ses rêves, puis « gueulait » les phrases éclatantes de son style laborieux, et où, quand des amis l'accompagnaient, il riait d'une si bonne humeur gauloise.

Georges Beaume

GUSTAVE FLAUBERT ET LES Sources de son Talent

PAR M. GUY DE PASSILLÉ

L'œuvre de Gustave Flaubert marche vers l'avenir sur la route royale qu'illumine l'admiration des hommes. Mais si cette œuvre s'impose dans sa beauté souveraine, elle suscite encore des débats quant à sa nature et présente, par la complexité de cette dernière, un problème sinon propre à disputer, du moins intéressant à résoudre.

Le talent de Flaubert offre cette particularité que, selon l'angle sous lequel on l'envisage, il apparaît tour à tour réaliste, romantique, classique, et qu'en réalité il a droit à revendiquer ces épithètes, en dépit des antinomies qu'elles représentent.

Ces trois sortes d'esprits, l'esprit classique, l'esprit romantique, l'esprit réaliste, sont en effet séparés par des cloisons qui, au premier abord, semblent étanches.

La principale qualité que prise l'esprit classique, c'est la justesse de l'esprit, donc la supériorité du jugement et la prééminence de la raison.

« Dans ce chaos du poème dramatique, déclarait Racine en recevant à l'Académie Thomas Corneille, votre illustre frère fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe et de tous les ornements dont notre langue est capable. »

L'esprit classique ne respire que le bon goût, à ce point qu'il repousse le terme concret par crainte qu'il apparaisse vulgaire. Aux yeux de Mme de Lafayette, la valeur de son roman tenait à ce qu'il était une parfaite imitation du monde de la Cour et que, de ce fait, il excellait par son bon goût. Cette passion du bon goût ordonne le genre tranché, c'est-à-dire interdit l'emploi concomitant du ressort tragique et du ressort comique dans un ouvrage. Bref, l'esprit classique a le désir de plaire et non point d'étonner.

La préoccupation contraire règne chez l'esprit romantique. Boire dans des crânes, porter des pourpoints roses, heurter les coutumes, tel était le geste de ses premiers séides. « Votre rêve, disait Gautier, était de mettre la planète à l'envers. »

L'esprit romantique est essentiellement subjectif et, pour emprunter un terme à la théorie célèbre du philosophe Jules de Gaultier, éminentement bovaryque. C'est-à-dire qu'imaginant le monde autrement qu'il n'est, il croit aux valeurs absolues, exalte le sentimentalisme sans frein, dans l'ignorance où il se trouve que c'est du compromis de l'instinct et des contraintes sociales que le sentiment tire sa vitalité.

Son esthétique a de tels écarts qu'à la première représentation d'*Hernani*, à ces mots : « Il l'aime, vieillard stupide ! », croyant entendre : « Il l'aime, vieillard de pique ! », il applaudit délibérément.

L'esprit réaliste tend surtout à l'expression de la vérité par l'observation scientifique, l'enquête sociale, la recherche du document humain et l'emploi du mot propre et même du mot technique quand celui-ci lui semble nécessaire à ce résultat.

Si, du haut de ces points de vue psychologiques, nous reportons notre regard